

trez-la, vous, et fait-s-lui entrer un peu la réalité dans la cervelle. Mais ne la quittez pas, au moins : elle serait capable de commettre quelque extravagance.

Madame Desvarennas sourit :

—Soyez tranquille ! répondit-elle.

En faisant un geste à Cayrol qui sortait, elle revint à Jeanne.

—Alons, ma fille, lui dit-elle, remets-toi. Nous sommes seuls : tu vas me raconter ce qui s'est passé. Entre femmes, nous nous comprenons. Voyons ! tu as eu peur, n'est-ce pas ?

Jeanne restait comme pétrifiée, immobile et muette : elle fixait obstinément ses yeux sur un fleur qui se penchait hors d'une des jardinières. Cette fleur rouge la fascinait. Elle ne pouvait s'en détacher. Et au fond de son être une pensée revenait persistante : celle de son malheur irrémédiable. Madame Desvarennas la regarda un instant, puis, lui touchant légèrement l'épaule :

—Tu ne veux donc pas me répondre ? Est-ce que je ne t'ai pas élevée ? Et si tu n'es pas née de moi, est-ce que la tendresse et les soins que je t'ai prodigués ne m'ont pas faite véritablement ta mère ?

Jeanne ne répondit rien, mais ses yeux ne noyèrent de pleurs.

—Tu sais bien que je t'aime, reprit la patronne. Allons ! viens dans mes bras comme quand tu étais petite et que tu souffrais. Pose ta tête, là sur mon cœur et laisse couler tes larmes. Je vois bien qu'elles t'étouffent.

Jeanne ne put résister plus longtemps et, s'abattant à deux genoux près de madame Desvarennas, elle se plongea dans les plis soyeux et parfumés de sa robe, comme un oislet effrayé qui s'élançait dans son nid et se cache sous les ailes de la couveuse.

Cette douleur sombre et désespérée fut pour la patronne une preuve irrécusable que Cayrol avait dit vrai. Jeanne avait aimé, elle aimait encore un autre homme que son mari. Mais comment n'avait-elle rien dit et s'était-elle laissée marier au banquier ? Elle avait bien résisté : le souvenir lui en revenait maintenant. Elle s'était débattue. Et ce refus qu'on mettait sur le compte de son orgueil, il fallait les attribuer à la passion.

Elle ne voulait pas être séparée de celui qu'elle aimait. De là cette lutte qui s'était terminée par l'abandon de sa main à Cayrol, peut-être en un instant de désespérance et d'attachement. Mais pourquoi celui qu'elle aimait ne l'avait-il pas épousée ? Quel obstacle s'était levé entre lui et la jeune fille ? Jeanne, si belle, si assurée des largesses de madame Desvarennas, qui donc avait pu hésiter à demander sa main ?

Celui que Jeanne aimait était peut-être indigne d'elle ? Non ! Elle ne l'eût pas choisi. Peut-être n'était-il pas libre ? Misérable, qui ne craignait pas de troubler le cœur d'une jeune fille ! Où l'avait-elle rencontré ? Dans le monde, chez elle, rue Saint-Dominique peut-être ! Qui pouvait savoir ? Il y venait peut-être encore. A cette pensée, un mouvement de colère entraîna madame Desvarennas. Elle voulut connaître le nom de cet homme, afin d'avoir avec lui une explication dans laquelle elle lui dirait ce qu'elle pensait de son indigne conduite. Il serait mis à la porte de la maison avec tous les honneurs dus à sa belle conduite.

Jeanne pleurait toujours silencieusement sur les genoux de madame Desvarennas. Celle-ci lui releva la tête doucement, et, essuyant avec son mouchoir de dentelles les larmes qui l'inondaient :

—Voyons, ma fille ! tout ce déluge ne signifie rien. Il faut prendre une résolution. Je comprends que tu te caches de ton mari, mais de moi ? Comment se nomme celui que tu aimes ?

Cette question si simplement faite jeta une lueur dans le cerveau troublé de Jeanne. Elle entrevit le danger qu'elle courait. Parler devant madame Desvarennas ? Dire le nom de celui qui l'avait trahie ? A elle ! Est-ce que c'était possible ? En un instant elle comprit qu'elle allait perdre Micheline et Serge. Sa conscience se révolta et elle ne le voulut pas. Elle se dressa, et regardant madame Desvarennas avec des yeux épouvantés :

—Par grâce, oubliez mes larmes ! Ne croyez pas ce que mon mari vous a dit. Ne cherchez jamais à rien savoir ! Restez dans l'ignorance où vous êtes !

—Ah çà ! mais celui dont il s'agit me toucho donc de bien près, que tu te caches ainsi de moi ? dit madame Desvarennas prise d'une instinctive angoisse.

Elle se tut : ses yeux devinrent fixes. Ils regardaient sans voir. Elle cherchait.

—Je vous en prie, s'écria Jeanne affolée, jetant ses mains devant le visage de madame Desvarennas, comme pour l'arracher à sa dangereuse recherche.

—Si j'avais un fils, dit la patronne, je croirais...

Soudain elle cessa de parler. elle devint blême, et s'avantant vers Jeanne, jusque dans l'âme de laquelle elle plongea son regard :

—Est-ce que ?... commença-t-elle.

—Non ! non ! interrompit Jeanne, terrifiée en comprenant que la patronne avait entrevu la vérité.

—Tu n'ies avant que j'aie prononcé ce nom ? dit madame Desvarennas d'une voix éclatante. Tu l'as donc lu sur mes lèvres ? Malheureuse ! l'homme que tu aimes, c'est le mari de ma fille !

Ma fille ! L'accent avec lequel madame Desvarennas prononça ce "ma" fut d'une puissance tragique. Il laissa deviner la mère capable de tout pour défendre le bonheur de l'enfant qu'elle adorait. Serge avait bien calculé. Entre Jeanne et Micheline, madame Desvarennas ne devait pas hésiter. Elle aurait laissé couler le monde pour faire de ses débris l'asile où sa fille serait souriante et joyeuse.

Jeanne était retombée accablée. La patronne la releva violemment. Elle n'avait plus de ménagements pour elle. Il était nécessaire qu'elle parlât. Elle était un témoin unique, et dût la vérité lui être arrachée de force, il fallait qu'elle la dit.

—Ah ! pardonnez-moi ! gémit la jeune femme.

—Il s'agit bien de cela ! Un seul mot, réponds : T'aime-t-il ?

—Le sais-je ?

—Il te l'a dit ?

—Oui.

—Et il a épousé Micheline ! s'écria madame Desvarennas avec un geste effrayant. Je me défiais de lui. Pourquoi n'ai-je pas obéi à mon instinct !

Elle se mit à tourner dans la serre comme une lionne en cage. Puis, s'arrêtant brusquement, et se campant devant Jeanne :

—Il faut que tu m'aides à sauver Micheline !

Elle ne pensait qu'à l'enfant de sa chair. Sans hésiter, inconsciemment, elle abandonnait l'autre, l'enfant d'adoption. Elle lui réclamait le salut de sa fille comme une dette.

—Qu'a-t-elle à craindre ? répondit Jeanne amèrement. Elle triomphe, puisqu'elle est sa femme.

—S'il allait l'abandonner ? dit la mère avec angoisse. Puis, réfléchissant : Pourtant, il m'a juré qu'il l'aimait !

—Il mentait ! cria Jeanne avec rage. Il a épousé Micheline pour sa fortune !

—Et pourquoi donc ? dit madame Desvarennas menaçante. N'est-elle pas assez belle pour lui avoir plu ? Crois-tu qu'il n'y ait que toi qu'on aime ?

—Si j'avais été riche, il m'aurait épousée ! reprit Jeanne exaspérée.

A la fin elle se révoltait. On marchait trop sur elle, et, avec un cri de féroce triomphe, elle ajouta :

—Le soir où il s'est enfermé avec moi pour me décider à épouser Cayrol, il me l'a affirmé sur l'honneur !

—Sur l'honneur ! répéta ironiquement madame Desvarennas accablée. Comme il nous a tous trompés ! Mais que faire ? Quel recours ai-je contre lui ? Une séparation ? Micheline s'y refuserait. Elle l'aime.

Et, dans un élan de fureur :

—Se peut-il que cette fille stupide aime ce bellâtre sans valeur ! Et c'est mon sang qu'elle a dans les veines ! Si on lui apprenait la vérité, elle serait capable d'en mourir !